

Paris, le 29 Février 1850.

Mademoiselle et chère amie,

Je vous disais l'autre jour que j'étais beaucoup mieux. Aujourd'hui, je suis à peu de chose près resté dans mon état normal. L'apaisement graduel de mes souffrances m'a permis de reprendre mon travail et de le pousser fort avant. Je suis certain maintenant de pouvoir le remettre à l'impression vers le 15 Mars. Mon étude sur Senau n'a fait que fortifier mon admiration pour lui. Quel beau génie et quelle séduisante personne, malgré ses faiblesses! Mais combien il est difficile de faire passer dans notre langue quelque chose du charme de sa poésie! Quand je songe combien mes analyses et mes traductions trahissent l'original, je suis tenté de jeter au feu et de les faire suivre là, dans la chemise, du reste du volume. Pourquoi donc ai-je entrepris de réaliser ce qui est irréalisable? Je serai réduit à dire dans la préface: Ami lecteur, si tes fleurs que l'art est trop considérable entre mes ilôts et mes peures, donne-toi la peine d'apprendre l'allemand, et tu verras que je n'ai rien fait. Mais l'ami lecteur me répondra peut-être: Est-il bien nécessaire de nous donner ce conseil en près de 400 pages? — Enfin, vogue la folie! le qui est fait est fait, et il faut faire <sup>comme</sup> même à mauvais jeu. Je me suis souvenu que vous m'avez conseillé de retrancher une ou deux traductions inutiles, dans l'étude qui vous concerne. J'ai vu cette étude, et maintenant que je la juge avec plus de sang-froid que l'année dernière, je sens

combien votre conseil était bon et salutaire. J'ai biffé quatre ou cinq pièces par trop inférieures à l'original; dans d'autres, j'ai un peu abrégé les citations. les changements ont porté sur une pièce du 1<sup>er</sup> volume (Erklärung); sur une pièce du deuxième, et sur deux ou trois du troisième; je me suis bien permis de ce que vous m'avez dit à ce sujet, et je suis sûr que vous approuverez ces modifications.

d'ici-tant est venu me trouver dimanche dernier et nous avons passé une bonne heure à chercher un titre convenable; nous ne l'avons pas trouvé. "Poètes lyriques autrichiens" serait exact mais n'est pas typographique. Il faudrait mettre "poètes" en tête; puis à la seconde ligne "lyriques autrichiens"; ces deux mots seraient trop longs. Il faut donc songer à autre chose. "d'Autriche et ses poètes" serait trop ambitieux et pas beaucoup plus typographique. Voulez-vous nous aider un peu? Je suis convaincu que vous avez la main plus heureuse que nous.

Je suis allé trouver l'autre jour Madame de Knor. Bien que vous soyez sehr gescheidt (l'expression est très courante en Allemagne), je dois dire que vous n'avez pas leviné qui m'a mis sur les traces de cette aimable personne. Ou plutôt vous l'avez oublié. Ne rougissez pas. cela fait votre éloge. C'est vous-même qui, un beau jour, m'avez demandé pour elle une place dans mon travail. Je vous l'ai naturellement promis. Ici-dessus Madame de Knor m'a envoyé ses petits volumes, avec une lettre à laquelle j'ai répondu. Il y a quatre semaines, à son arrivée



à Paris, elle m'a envoyé un petit mot me prévenant qu'elle  
desirait me voir. Voilà tout. Si vous avez oublié le point de  
départ, cela provient tout simplement que votre main gauche  
oublie ou ignore les services que votre main droite rend à  
vos amis. Car c'est au service que vous m'avez rendu, et je  
vous en sais vivement gré. Notre conversation a été une  
conversation à bâtons rompus, comme entre gens qui s'abor-  
dent pour la première fois et qui cherchent d'abord les points  
de contact. Mais il m'a semblé entre vous dès la première ~~entre~~  
<sup>rencontre</sup> ~~vue~~ les qualités que vous m'avez signalées : la bonté et la  
simplicité. Madame de Knor m'a mis très vite à l'aise, avec  
beaucoup de bon goût, et elle s'est mise à mon service, pour  
les indications dont je pourrais avoir besoin, avec un empresse-  
ment auquel elle a peut-être trouvé que je répondais bien mal.  
Elle m'a en effet signalé plusieurs parties, entre autres les  
Wickenbourg - Almay, auxquelles je ne songeais point, et je  
ne lui ai pas donné, à cet égard, les promesses qu'elle at-  
tendait peut-être. Car la timidité, de mon côté, l'inex-  
périence du succès, et enfin l'attitude hostile de votre presse  
et votre alliance avec l'Allemagne, ne me permettent pas de  
prendre des engagements. Très précis pour un deuxième volume.  
Vos diplomates et vos journaux me coupent littéralement  
l'herbe sous les pieds, je vois les sympathies que le public  
avait univocellement pour l'Autriche s'éteindre de plus en plus,  
et il faudra bien que je compte avec cet élément de la

question. Quoi qu'il en soit, je continuerai mes études, et s'il fallait  
renouer à la publication d'un deuxième volume, j'irais frapper  
à la porte de quelque revue. Si je n'avais pas pris, l'année dernière,  
d'engagement envers Madame de Knorr, ma situation serait  
moins embarrassante. Mais là, franchement, qu'est-ce qui pou-  
rait servir que ce malheureux comte Ledrassy viendrait se  
mettre en travers de mes projets? Une chose est certaine; je  
vais faire dépendre une partie de mes choix des sympathies  
que les poètes auront montrées pour la France, car il ne  
faut pas songer à faire goûter en ce moment aux  
qui ont chanté avant tout le Deutschland. Et cependant, égale-  
ment, je vais faire appel à vos bons conseils. Par qui commen-  
ceriez-vous? (en mettant hors de cause Madame de Knorr, qui  
a ma promesse formelle). Maurice Hartmann me tente assez; il  
a, je vois, passé quelques années en France, et par conséquent,  
il doit avoir aimé notre pays. Ses œuvres comprennent deux  
volumes: est-il nécessaire que je les lise tous? Et où trou-  
verai-je sa biographie? Meissner me paraît supérieur, comme  
poète, à Hartmann; mais il est bien grossdeutsch depuis  
1870. J'ai lu, de lui, un petit recueil, (9<sup>e</sup> édition), qui con-  
tient des choses remarquables; j'ai aussi son Hiska, que je  
n'ai pas encore lu; mais n'y a-t-il pas de lui un troisième  
ou quatrième volume? J'ai parcouru bien le volume de poésies lyriques  
de Gilleparzer; j'arriverai, au risque de vous importuner, que





g. 2. M. 49176

je ne l'ai pas goûté très vivement ; c'est plein d. mordant,  
d'inspiration, d. réflexion ; mais le sentiment n'y coule pas  
à pleins bords, et c'est pourtant bien le sentiment qui fait le  
fond d. la poésie lyrique. Halm aurait-il plus d'attrait pour  
moi, et puis-je espérer que Hamerling a de quoi intéresser  
la France ? Voilà bien des questions ; je suis bien indécis d. vous,  
les jours, et vous vous ennuiez peut-être que je ne préfère pas  
les adresser à Madame d. Knorr. Que voulez-vous ? J'ai plus  
d. confiance dans votre jugement ; j'ai vu remarquer que  
notre ami placent Harald au même rang que Kenau ; je ne  
peux pas souscrire à cette sentence, et il me semble que mon  
sentiment se rapproche plus du vôtre. Restez donc, je vous prie,  
prête à m'assister de vos conseils. Mais ne répondez à mes  
questions que lorsque vous aurez fini votre traduction. Je ne  
suis pas pressé, et il n'y a pas péril en la demeure. Kenau  
m'occupera encore une dizaine d. jours. Mais il faudra bien me  
reposer un peu. Prenez donc tout votre temps, et en attendant  
soyez, remercié encore une fois pour toute la sympathie que  
vous m'avez témoignée. Je ne l'oublierai point.

A vous, d. tout cœur

A. Marchant.

